

Agence fédérale pour l'éducation civique – L'histoire/archive allemande
Interview de Sharon Adler

DESSA : « Berlin est la ville où je me suis confrontée à l'histoire de ma famille juive ». Peintures, collages, installations. L'art et la mémoire.

Famille, émigration, identité juive

Sharon Adler : Tu es née en 1948 à Bulawayo, la deuxième plus grande ville de Rhodésie du Sud, appelée Zimbabwe depuis 1980, après l'obtention de l'indépendance. Les quelque 7.000 membres de la communauté juive du pays étaient originaires d'Europe de l'Est et de l'Ouest - Hongrie, Pologne, Lituanie, Allemagne - ainsi que des pays méditerranéens. D'où venaient ta famille, tes parents ? Et comment ont-ils survécu à la Shoah ?

DESSA : Emma Liebermann, ma mère, est née en 1912 à Varsovie, quatrième de six filles. Seules quatre des six filles ont survécu. Une sœur a été assassinée avec ses parents, mes grands-parents ; une autre sœur est morte de mort naturelle, deux ont émigré en Israël, une à Paris, et ma mère est partie en 1930 en Rhodésie du Sud pour épouser un cousin. Ce mariage arrangé l'a très probablement sauvée d'un terrible destin si elle était restée en Pologne, Mais sa vie n'a pas été facile.

Le mariage n'a pas été heureux et, après la naissance d'une fille, elle a divorcé. Elle a ensuite été mariée pendant une courte période à un soldat britannique qui est décédé, et a ensuite épousé mon père. Elle n'a jamais revu ses parents, et je pense souvent à la manière dont elle a réussi à surmonter cette perte si loin de chez elle, et si elle y est parvenue. Parfois, elle restait assise, immobile, à regarder devant elle. Je me demande alors toujours si elle pensait à sa famille en Pologne. Se sentait-elle coupable d'être partie, ou était-elle amère à cause de ce mariage arrangé qui l'a fait venir en Afrique ? Peut-être que le fait de nous interdire d'apporter quelque chose de "Made in Germany" dans la maison l'a aidée à gérer sa douleur. Lorsque je lui offrais quelque chose, je veillais toujours à vérifier soigneusement la provenance.

Ma mère travaillait à temps partiel comme comptable. Elle aimait jouer aux cartes et se réunissait régulièrement avec un groupe de femmes, parmi lesquelles se trouvaient de nombreuses émigrées. C'était une jolie femme et elle avait des talents artistiques : elle avait une belle voix de soprano et faisait beaucoup de crochet, de tapisseries et de tricot. J'utilise certains morceaux pour une installation dans mon projet sur Alice Salomon.

Ses nappes sont sur la table de ma salle à manger, et lorsque ses petits-enfants et arrière-petits-enfants s'assoient autour de ses beaux travaux manuels, elle est encore présente d'une certaine manière aujourd'hui.

Je possède quelques-uns de ses dessins, que j'ai trouvés à sa mort. Et quand j'ai aussi regardé ses tapisseries, j'en ai trouvé une parmi elles avec le cachet d'une galerie à Durban, donc elle a dû essayer de vendre ses œuvres à un moment donné - elle n'en a jamais parlé. Elle parlait rarement du passé et je n'ai jamais posé de questions à ce sujet.

Mon père est né en 1900 à Debrecen, la deuxième plus grande ville de Hongrie. Sa mère, Hermina, née Bloch, dirigeait une école juive pour jeunes filles, et son père est mort alors qu'il était encore enfant. Mon père a étudié la médecine à Würzburg et à Padoue et a travaillé dans deux cliniques du nord de l'Italie jusqu'en 1938, date à laquelle il a fui le fascisme pour l'Afrique.

En Italie, j'ai rencontré un médecin qui a trouvé le diplôme de mon père dans les archives de l'université de médecine de Padoue. Lorsque je l'ai appelé, il pleurait et criait au téléphone : "Deborah - centodieci su centodieci !" (cent dix sur cent dix). Mon père était brillant, excentrique et différent de tous les autres pères que j'ai connus. Il avait les cheveux longs, refusait de porter une cravate par temps de chaleur, parlait de nombreuses langues, appréciait la littérature et avait constitué une vaste bibliothèque personnelle. Il a ouvert la première clinique privée multiethnique à Bulawayo, travaillant sept jours sur sept pour cinq shillings par patient, indépendamment de la maladie et du traitement requis. Une sorte d'Albert Schweitzer. Il était totalement désintéressé par les choses matérielles et a conduit la même vieille voiture jusqu'à sa mort à l'âge de 70 ans.

Sharon Adler : Tes parents ont-ils parlé avec toi de tes grands-parents assassinés ? Comment ont-ils géré leur propre survie en sachant que leur famille avait été tuée ? Comment as-tu réagi en tant qu'enfant ?

DESSA : Bien que nous parlions peu de la Shoah et de mes grands-parents, ou même de Varsovie, mon inconscient était marqué par cette perte familiale tragique et cette période sombre de l'histoire. Comment un petit enfant, qui observe des insectes à l'œuvre sous le soleil africain, peut-il assimiler la mort de ses grands-parents dans les chambres à gaz ? Il me faudra une quarantaine d'années pour découvrir et aborder à travers mon travail, des questions sur l'identité qui évoluent continuellement. Il semble que j'ai fait ce que la plupart des gens auraient probablement fait. J'ai refoulé cette douleur et la perte de mes grands-parents jusqu'à ce que j'aie la maturité et la force d'âme que l'on atteint plus tard dans la vie et que je sois suffisamment armée pour y faire face.

Le chemin vers l'artiste DESSA

Sharon Adler : Devenir artiste était-il pour toi une possibilité, un moyen de t'armer pour faire face au traumatisme ? Comment es-tu arrivée à l'art ?

DESSA : Si devenir artiste était une façon de faire face à la perte et au traumatisme, c'était totalement inconscient. Mon mari a remarqué mon talent lorsque je peignais à la maison et j'ai décidé de prendre des cours, d'autant plus que mes études d'ergothérapie ne prévoyaient pas de cours d'art et que cela pourrait s'avérer utile pour travailler avec de futurs patients. J'ai trouvé ma véritable "langue maternelle", ma voie d'expression personnelle, et j'ai eu ma première exposition peu après.

Sharon Adler : "Réunir par l'art" est un leitmotiv dans ton travail. Comment l'art peut-il jouer le rôle de "passeur" pour combler les lacunes de la mémoire collective et individuelle ? Comment l'art peut-il contribuer à la mémoire collective juive ?

DESSA : Je construis des ponts entre la musique et la peinture, entre le passé et le présent, entre les peuples de différentes cultures. Avec le projet "Mémoire de Theresienstadt", j'ai réuni ces deux concepts, c'est-à-dire non seulement la musique de Viktor Ullmann et ma peinture, mais aussi des événements historiques du passé au présent.

Ma motivation à faire revivre une partie de notre histoire collective est certainement liée à la perte de ma propre famille. Le poids de ce que j'appelle "le petit trou noir du néant" en moi, qui ne disparaîtra jamais, est peut-être plus facile à porter en mettant en lumière les histoires des autres. "Mémoire de Theresienstadt", que j'ai terminé en 1997, a eu une grande influence sur ma carrière artistique.

Les arts visuels sont universels, tout comme la musique, et tous deux sont des outils puissants pour transmettre des idées à des personnes de tous niveaux d'éducation. En ce qui concerne la mémoire collective juive, je pense qu'il est très important d'enregistrer et de consigner les souvenirs et de créer des projets de mémoire culturelle progressive qui suscitent l'intérêt des jeunes générations. Le fait de travailler en groupe avec des personnes ayant des préoccupations similaires permet d'échanger des expériences et des idées et d'aborder les questions d'intolérance et d'exclusion que j'ai également vécues. Grâce à l'art, je peux atteindre des groupes qui ne connaissent que peu de choses sur le judaïsme et son histoire.

Berlin et l'importance de la culture du souvenir par l'art

Sharon Adler : Depuis 1981, tu vis et travailles à Pully, en Suisse, et depuis 2000, en alternance avec Berlin. Depuis 2005, tu as un atelier à Berlin. Berlin, le Berlin juif, a-t-il changé ta perspective sur ton travail, sur ton art ? Quelle est l'influence de cette ville sur ton travail, compte tenu de ton histoire familiale personnelle, de la perte de tes grands-parents ?

DESSA : Une grande partie de ma vie a "suivi un chemin", en partie grâce à des choix réfléchis et en partie par hasard. Ma relation étroite avec Berlin a commencé avec les expositions de mon travail à la Galerie Bremer, mais mon intérêt pour l'histoire juive et cette ville a commencé en 2000, lorsque la cathédrale de Berlin a présenté mon projet "Ein Vermächtnis aus Theresienstadt" (Mémoire de Terezin), inspiré par la musique de Viktor Ullmann. Pendant les semaines où je me trouvais à Berlin pour l'exposition, j'ai loué un appartement et je suis tombée chez un antiquaire sur l'album d'entreprise "Die Hygiene im Wandel der Zeiten" de 1912, édité par le grand magasin N. Israel.

Ma curiosité a toujours été grande, mais cette fois-ci, elle m'a conduit vers une toute nouvelle direction, à savoir l'étude de l'histoire juive de Berlin - ou, pourrait-on dire, de l'histoire de Berlin, car je n'ai pas seulement recherché et rassemblé des informations sur l'histoire du grand magasin et de la famille Israël, mais aussi sur des aspects du développement de Berlin à cette époque.

"Stolzesteine - Pierres de la fierté"

Sharon Adler : Les pierres ont une signification particulière pour toi depuis ta plus tendre enfance au Zimbabwe. Tu as développé ton projet "Pierres de fierté/Stones-of-Pride" comme un contre-projet aux pierres d'achoppement. Comment cela est-il arrivé ?

DESSA : Ce projet était un deuxième hommage à N. Israel, mais surtout à Wilfrid Israel, que j'avais seulement mentionné dans mon premier hommage. Je voulais créer quelque chose d'unique pour me souvenir de lui et lui rendre hommage. Lorsque j'ai déménagé de Charlottenburg à Wilmersdorf en 2012, j'ai découvert des pierres d'achoppements devant un bâtiment et j'ai également vu en même temps que quelqu'un avait apposé deux grandes plaques métalliques portant les mêmes noms sur le mur du bâtiment, comme s'il s'agissait d'une "contre réaction". Je trouve qu'il est important de se souvenir de la vie des personnes assassinées. Avec mon œuvre d'art commémorative "Stolzesteine/Pierres de fierté", j'honore chaque vie avec des pierres naturelles que j'ai collectées dans le monde entier. Les pierres ont une grande importance pour moi depuis mon enfance en Rhodésie. Enfant, j'adorais me promener dans le parc du Matobo parmi les plus belles formations rocheuses, vieilles de milliers d'années. Aujourd'hui encore, je m'émerveille devant ces sculptures naturelles et l'énergie que contiennent les pierres, et je pense qu'elles sont un support approprié pour le travail de mémoire.

Placer une pierre sur une tombe est une coutume juive. En hébreu, le mot pour pierre est "EVEN" et il contient les mots pour père (Av) et fils (Ben). Cela suggère que la pierre est un symbole de transmission de génération en génération.

"Mémoire de Theresienstadt" - peintures d'après la sonate pour piano n° 7 de Viktor Ullmann

Sharon Adler : Peux-tu nous parler de ton projet artistique "Mémoire de Theresienstadt", de la musique de Viktor Ullmann, qu'il a écrite dans le camp de concentration de Theresienstadt, et de tes tableaux ?

DESSA : En 1995, j'ai écouté la deuxième symphonie de Viktor Ullmann, basée sur la 7e sonate pour piano qu'il a écrite à Theresienstadt avant d'être assassiné à Auschwitz en octobre 1944. Dans cette musique, j'"entendais" différentes images : des forces qui s'affrontent et se déchirent, des étincelles et des éclairs, l'obscurité et la lumière, la sérénité et la tristesse. La symphonie se termine par des variations et une fugue sur un chant populaire hébraïque. La mélodie est imprégnée de plénitude et de paix de l'âme. Cette musique a évoqué le souvenir de la perte de mes grands-parents dans la Shoah.

Les 41 images que j'ai créées sont venues des profondeurs de mon âme plutôt que de ma tête et d'un processus de réflexion. J'ai ensuite publié un livre avec les images et les textes afin de préserver l'héritage de Terezin. Je l'ai dédié à mes grands-parents. Ce projet a fortement influencé le développement de mon travail sur la mémoire collective. Depuis 1997, j'ai présenté cette exposition avec la musique dans de nombreux endroits, notamment au musée du ghetto de Theresienstadt.

A Tribute To Kaufhaus N. Israel 1815-1939/Hommage au grand magasin N. Israel 1815-1939

Sharon Adler : En 2000, tu es tombée sur le grand magasin berlinois "Nathan Israel" et sur son fondateur et directeur. Comment cela s'est-il passé, qui était la famille Israël et qu'ont révélé tes recherches ?

DESSA : En 2000, chez un antiquaire berlinois j'ai trouvé le livre violet déjà mentionné avec l'inscription "Kaufhaus Nathan Israel Album 1912 : Die Hygiene im Wandel der Zeiten" (L'hygiène à travers le temps). Cela a éveillé ma curiosité, car 1912 est l'année de naissance de ma mère, et le nom d'Israël suggérait un thème juif. Mon allemand était encore très mauvais à l'époque. C'est pourquoi une amie a traduit pour moi ce dont il était question dans le volume, et j'ai appris que "Nathan Israël" était le nom d'un grand magasin. J'ai cherché l'endroit où le magasin devait se trouver, juste en face de la mairie rouge, et je n'ai rien trouvé. Il s'agissait pourtant du plus ancien et longtemps du plus grand grand magasin de Berlin. Wilfried Israel, le dernier propriétaire du grand magasin avant l'"aryanisation", est parti en 1939 pour l'Angleterre et a sauvé des milliers d'enfants juifs grâce au Kindertransport (Transports d'enfants).

Dans une autre librairie d'occasion, j'ai trouvé un autre album de cette série. Ces livres m'intriguaient, car on voyait que quelqu'un s'était donné beaucoup de mal pour les mettre en page. J'ai essayé d'en savoir plus : Qui était la famille Israël ? Pourquoi avait-elle édité ces volumes ? Lors de mes recherches à Berlin, Londres et New York, j'ai trouvé d'autres albums. Dans l'album de 1900, un article décrivait tout ce que la famille avait fait pour son personnel, des prestations sociales aux loisirs, et je me suis dit : il faut le faire savoir ! Il faut que quelqu'un se souvienne de la famille. J'ai donc commencé à faire des collages et à peindre. La série "A Tribute To Kaufhaus N. Israel 1815-1939" a été présentée en 2004 à la Galerie Bremer à Berlin et un an plus tard au Musée juif de Westphalie.

"The Art of Remembrance - Alice Salomon" (L'art de la mémoire - Alice Salomon)

Sharon Adler : Pour ton projet de 2018 sur la réformatrice sociale et militante féministe Alice Salomon, qui a été présenté à la Chambre des députés de Berlin à l'occasion de son 150e anniversaire, tu as créé des collages, des peintures et des installations. Comment as-tu été amenée à la découvrir ? Que peux-tu nous dire de tes recherches sur Alice Salomon dans les archives du monde entier et dans les marchés aux puces de Berlin ?

DESSA : J'ai découvert Alice Salomon grâce à Isabel Morgenstern, biographe et ancienne étudiante à l'université Alice Salomon, que j'ai rencontrée lors de mon exposition au Mitte Museum. Je lui ai dit que je prévoyais de poursuivre mes hommages avec "Pierres de la fierté". Elle m'a envoyé les noms de cinq femmes et, en en apprenant davantage sur Alice Salomon, j'ai décidé que sa vie extraordinaire méritait un projet à part entière, d'autant plus qu'elle n'était pas encore très connue à l'époque.

Les archives d'Alice Salomon se trouvent non loin de mon atelier à Berlin-Wilmersdorf. J'y ai passé de nombreuses heures à collecter des données et à lire la version originale non abrégée de son autobiographie "Character is Destiny". Ce livre m'a fourni une base pour mon projet, mais m'a également amené à me poser des questions sur l'identité de Salomon d'un point de vue personnel, culturel et historique. En plus de mes recherches en ligne, notamment auprès du Leo Baeck Institute et du Jewish Women's Archive, j'ai cherché des images. J'ai fouillé les

marchés aux puces, les magasins d'antiquités et les librairies de Berlin et j'ai également trouvé du matériel aux États-Unis.

J'ai suivi les traces de Salomon jusqu'à la villa de Franz Mendelssohn, où elle assistait à des concerts de salon, ainsi qu'à Engelberg, en Suisse, où elle passait ses vacances d'été. J'ai également recueilli des informations sur le temps qu'elle a passé à Genève. J'ai fait une "trouvaille" très particulière au marché des antiquités de la Fehrbelliner Platz : tous les numéros du Berliner Illustrierte Zeitung de 1904 à 1914. J'ai regardé chaque page à la recherche d'images utiles, dans l'espoir de trouver quelque chose sur Alice Salomon.

Ma patience a été récompensée : dans le dernier album de 1904, il y avait un article d'Adele Schriber sur le Congrès international des femmes à Berlin et, parmi les photos, une d'Alice Salomon ! J'ai fait de cet article une installation pour le projet.

Sharon Adler : Comment as-tu conçu l'approche artistique de sa vie et de sa philosophie pour rendre visible la réforme sociale et le travail social par l'art ?

DESSA : La meilleure façon de répondre à cette question est de citer deux femmes exceptionnelles. Le professeur Adrienne Chambon, qui a reçu le prix Alice Salomon de l'université Alice Salomon en 2022, a écrit dans sa critique de mon livre : "J'ai été ravie de découvrir, grâce au matériel riche et clair de DESSA, de nouvelles façons de considérer Alice Salomon et de réfléchir, au-delà d'elle, à la manière de "faire" un travail de mémoire historique".

J'ai développé une méthodologie pour "faire" un travail de mémoire quand je voulais rendre hommage au grand magasin N. Israel.

Je voudrais également citer le Dr Adriane Feustel, directrice des archives d'Alice Salomon pendant de nombreuses années, qui a écrit à propos de mon exposition "L'art de la mémoire - Alice Salomon" à la Chambre des députés : "La présentation des différentes œuvres d'art sur un long mur permet au spectateur d'embrasser d'un seul coup d'œil l'ensemble de la vie et de l'œuvre de la vie, tout en prenant conscience de sa diversité et de sa richesse. Seuls les arts plastiques sont capables de faire de la succession temporelle une juxtaposition spatiale, de la traduire en une sorte de simultanéité. Par le calme qui se dégage de cette exposition, l'œuvre d'art de DESSA rend tangible l'élément fédérateur de l'œuvre d'Alice Salomon, ce qui porte son œuvre, sa vie. C'est l'Un dont Alice Salomon elle-même a parlé dans son autobiographie".

Sharon Adler : Dans ton livre "The Art of Remembrance-Alice Salomon", tu n'as pas seulement publié tes collages, peintures et installations, mais aussi "une conversation imaginaire" entre elle et toi. Comment devrait-on se souvenir d'elle et dans quelle mesure considères-tu que ses réalisations et ses revendications sont encore pertinentes aujourd'hui ?

DESSA

Pendant les mois de travail créatif dans mon atelier berlinois, la présence d'Alice Salomon était si forte que j'avais l'impression de pouvoir "parler" avec elle. J'ai écrit une conversation imaginaire avec elle, dans laquelle nous avons abordé de nombreux sujets, notamment la valeur du travail social en tant que profession et son expérience au sein du Conseil national

et international des femmes allemandes, qui sont tous encore d'actualité aujourd'hui. Alice Salomon était très en avance sur son temps. Ses succès professionnels et son ouverture au monde ne l'ont cependant pas empêchée d'être injustement bannie d'Allemagne. Ses dernières années à New York ont été difficiles. Je suis heureuse d'avoir pu contribuer, par mon travail, à la célébration du 150e anniversaire de sa naissance dans sa ville natale et de rendre ainsi hommage à son travail.



DESSA : Berlin est la ville où je me suis confrontée à l'histoire juive de ma famille. Le nom d'artiste DESSA est créé à partir des lettres majuscules de Deborah Sharon Abeles
(© Sharon Adler/PIXELMEER, 2022)



"Emma Liebermann, ma mère, est née en 1912 à Varsovie, en Pologne, quatrième d'une famille de six filles. C'était une jolie femme et elle avait des talents artistiques : une belle voix de soprano, elle faisait beaucoup de crochet, de tissage et de tricot. J'ai utilisé certaines pièces pour une installation dans mon projet sur Alice Salomon. Ses nappes sont sur la table de ma salle à manger, et quand ses petits-enfants et arrière-petits-enfants s'assoient autour de ses beaux travaux d'aiguille, elle est encore présente d'une certaine manière aujourd'hui". (© Sharon Adler/PIXELMEER, 2022)



Née en Rhodésie du Sud (aujourd'hui Zimbabwe), l'artiste Deborah Sharon Abeles (DESSA, son pseudonyme) est devenue citoyenne suisse en 1983. À partir de 1986, de nombreuses expositions et présentations de ses œuvres ont eu lieu dans des musées, des galeries et des salles de concert en Europe. Depuis 2005, elle a un deuxième atelier et une résidence à Berlin. (© Sharon Adler/PIXELMEER, 2022)



DESSA : "Pendant les mois de travail créatif dans mon atelier berlinois, la présence d'Alice Salomon était si forte que j'avais l'impression de pouvoir "parler" avec elle. J'ai écrit une conversation imaginaire avec elle, dans laquelle nous avons abordé de nombreux sujets, notamment la valeur du travail social en tant que profession et son expérience au sein du Conseil national et international des femmes allemandes, qui sont tous encore d'actualité aujourd'hui". (© Sharon Adler/PIXELMEER, 2022)



"Je construis des ponts entre la musique et la peinture, entre le passé et le présent, entre les peuples de différentes cultures". (© Sharon Adler/PIXELMEER, 2022)